

Jean-François Zamora

Witz, inconscient et politique *

Le trait d'esprit, *Witz* freudien, éclaire l'inconscient du fait de leur formalisme signifiant partagé et de leur homologie structurale, bien que les registres de leur exercice soient de niveaux assurément distincts. Lacan le déploie tout particulièrement dans les premières leçons du livre V du séminaire, *Les Formations de l'inconscient*¹, objet de notre séminaire de lecture du pôle. Mon propos ici vient croiser l'éclairage offert par le trait d'esprit avec les entrelacs de la psychanalyse et du champ politique. Le *Witz* pourrait-il présenter une trame structurale de ce que l'inconscient nous enseigne pour un usage politique ?

Au chapitre politique, Alain Rey avance dans le « trésor des signifiants » que concrétise son *Dictionnaire culturel* : « Définir ce mot est décourageant : puisque tout peut être politique, le mot peut donc signifier n'importe quoi ; autant dire rien, comme un lieu vide². » Mais le passage qui m'a particulièrement ouvert à cette possible mise en question se condense autour d'un point historique : Freud, dans la situation tragique de Vienne en 1938, s'est trouvé directement confronté à la politique du régime nazi. Pour obtenir un visa de sortie, il fut contraint de remplir et signer un questionnaire attestant de son bon traitement par ledit régime. S'il s'y est plié, ce fut non sans ajouter en *post-scriptum* manuscrit : « Je puis chaleureusement recommander la Gestapo à tous³. » Dans un tel contexte de terreur policière, aux portes de l'horreur et des exactions déjà avancées, ce que Freud produit là, au risque de mettre en péril son exil, prend donc tournure de trait d'esprit⁴.

D'une forme métonymique, dont Lacan décortique la structure et les mécanismes dans l'exemple du Veau d'or⁵, ce *Witz* relève d'une transgression du sens par escamotage, subversion de la référence. Il prend une pointe ironique d'autant plus prononcée que la Gestapo, d'abord police secrète d'État puis police politique du pouvoir nazi, était également dite *police des esprits* relativement à son développement de réseaux de surveillance et sa

politique de délation. Quant à la recommandation « pour tous », elle vise au cœur le bipartisme exacerbé de la politique nazie, puisque sa visée essentielle était la traque non pas de tous, mais d'une catégorie tout à fait déterminée, bien que très large : tous les potentiels opposants politiques. Mais comme Lacan le détaille dans l'exemple de « la demoiselle et son comte ⁶ », le sens nouveau, engendré par le mot d'esprit, n'est pas explicite : « [Il] reste quelque part en suspens entre le moi et l'Autre. C'est l'indication qu'il y a quelque chose qui, au moins pour l'instant, laisse à désirer ⁷. » Cet espace ouvert ne manque d'ailleurs pas de s'offrir à diverses estimations et hypothèses d'intention !

Alors, un mot d'esprit peut-il être utilisé comme *arme* de la psychanalyse ? Ce terme d'arme renvoie certes au contexte de guerre lors de sa production par Freud, mais il s'inscrit aussi en référence aux attaques dont la psychanalyse est régulièrement, et actuellement, la cible ⁸. Le *Witz* n'y est plus, comme dans le *Séminaire V*, amené pour sa valeur paradigmatique et son homologie structurelle, mais il y est mis en usage. C'est son manie-ment, politique donc, dont Freud use à ce moment-là. C'est pourtant ce même Freud qui, selon l'anecdote racontée par Wilhelm Reich, à la question « Qu'étes-vous politiquement ? », répondait : « Politiquement, je ne suis rien ⁹. » La résonance est forte avec le Lacan précédant les agitations du désir politique de 68, qui après avoir évoqué « l'agnosticisme politique » de Freud, poursuit sur l'indifférence, ou l'indifférentisme en politique, recommandant le modèle de Félicité de Lamennais et son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* ¹⁰. Cet appel au signifiant *indifférence*, qui sonne comme un envers particulièrement terne du désir, peut étonner de prime abord, tout comme la référence à une lecture relevant d'une apolo-gétique chrétienne. À ce moment-là, son public s'adonne plutôt aux écrits de Marx et de Lénine, et Freud se voit endosser la stature de créateur d'une théologie laïque ! On peut donc se demander ce que Lacan pouvait bien viser avec cette recommandation, énoncée là aussi d'ailleurs à la manière d'un *Witz*, soit non pas en désignation directe mais tout en esquisse et suggestion de piste.

Félicité de Lamennais fut d'abord prêtre et théologien français, également écrivain du XIX^e siècle. Les catholiques d'alors, mis à mal dans la suite des Lumières, n'avaient pas eu de grand polémiste face à Voltaire ou aux encyclopédistes du XVIII^e siècle. Ils trouvèrent en lui un homme ferme-ment engagé dans le combat d'idées du champ politique, ouvrant ainsi le catholicisme à de nouvelles lettres de noblesse : promotion des études théologiques, philosophiques, historiques, linguistiques. Un clergé éclairé et savant serait à même de répondre aux attaques des philosophes et des

incrédules et, surtout, de mieux comprendre les exigences du monde. La poursuite des élaborations de Lamennais en fera le précurseur d'une doctrine sociale du catholicisme, allant jusqu'à développer la conception d'un christianisme sans Église. Il renoncera finalement à ses fonctions ecclésiastiques et se tournera vers la philosophie et la politique. Condamné pour ses écrits par le pape et l'Église en 1834, il le sera tout autant par le gouvernement royal, qui l'emprisonnera durant un an en 1841.

Mais les quatre volumes de l'essai ¹¹ indiqué par Lacan ont été rédigés dans sa période religieusement combative, et servent l'apologie de la foi chrétienne face à la philosophie, considérée comme individualiste et hérétique. L'originalité de sa pensée repose sur un abord de l'indifférence selon deux axes. En premier lieu, il la situe comme présentant le risque principal pour la religion et son pouvoir : posée comme l'ennemie la plus coriace de la foi, elle supprime même ses détracteurs agressifs et ses opposants directs. Mais sur un autre niveau d'analyse, il arrive à en dégager une valeur que l'on peut qualifier de symptôme endémique et consubstantiel de la modernité. De cette position qu'il dissèque méthodiquement, cernant les contours de cette place qu'il évide, il arrive à formaliser l'indifférence dans les termes d'un intenable dont le sujet de la modernité se soutient. Surprenante croisée de chemins qui nous mène à sa manière jusqu'à la référence au lieu de l'Autre !

Je ne vais pas détailler l'importance majeure attribuée par Lacan au travail de Freud sur le trait d'esprit, sauf pour en souligner deux points : « la promotion de la technique signifiante, et la référence expresse à l'Autre comme tiers ¹² ». Le premier chapitre finit là-dessus ; dans la suite du séminaire, Lacan précisera que le « faiseur de mot » produit l'Autre comme lieu du signifiant avec cette séparation, et qu'il en met en jeu la fonction. C'est ce sur quoi je veux ici insister, le « nœud, le point où apparaît ce signifiant nouveau et paradoxal ¹³ ». Si le *Witz* est au plus proche de l'inconscient, c'est d'un fait de structure : en mettant au jour la structure du sujet de la parole, la psychanalyse décale en logique toutes les ontologies de tradition mythique, religieuse ou philosophique. Aucun ensemble de déterminations ne suffit au « que suis-je ? » de qui s'interroge : je ne suis pas comme vivant ce que je suis comme sujet. La réponse se caractérise d'être langagière, et le sujet ne s'en retrouve que représenté, *in absentia*. Il y manque d'être, ce que Freud déjà enregistre comme désir, et que Lacan s'échine à formaliser. La psychanalyse commence à cette découverte, l'inconscient est le nom de l'impossibilité d'un savoir à répondre de l'être du sujet, en une objection qui résiste à se laisser réduire à toute réponse imaginaire ou symbolique. Mais pour y commencer, l'aventure ne s'arrête pas

là. Comment faire avec cet impossible de structure sans seulement se tenir à l'abri du non-savoir ? Une caractéristique rapprochant trait d'esprit et inconscient se retrouve de n'être pas seulement reconnaissance de dépendance à l'égard de l'Autre, mais également subversion de son discours. La parole y prend valeur d'acte, par lequel se vérifie l'*ex-sistence* du sujet qui ne parle qu'à lui échapper, ce qui confère au *Witz* le statut d'une production « plus spécifiquement humanisante qu'aucune autre ¹⁴ ».

De plus, un gain, bénéfice de plaisir, est inhérent au trait d'esprit, au service tant d'une satisfaction pulsionnelle que du refoulement. Freud détaille ce mécanisme à double détente, notamment dans les mots d'esprit tendancieux, où le jeu avec la langue produit une satisfaction tout en servant d'alibi pour laisser passer une autre satisfaction, celle de la pulsion. À l'inverse du comique dont on peut jouir seul, ou du rêve « produit psychique parfaitement asocial ¹⁵ », le mot d'esprit, élaboré seul, se sépare de son auteur et devient *Witz* dans le partage, faisant lien social tout en réalisant la pulsion. « L'esprit, au contraire, est la plus sociale des activités psychiques visant à un bénéfice de plaisir ¹⁶. » Freud appelle pulsion de transmission cette nécessité de communication, dont la satisfaction de substitution rejoint aussi la définition qu'il donnera plus tard du symptôme, dont il qualifiera l'invention de moment esthétique. Le style de Lacan, la manière de sa transmission ne sont d'ailleurs pas sans écho avec ces caractéristiques. Lacan dit, mais ses propos sont volontiers de type indiciel ; il laisse entendre, et aux non-idiots, a-t-il pu préciser, le soin d'y mettre du leur, de faire la preuve de leur entendement. Rien d'étonnant alors à son attrait marqué pour la pensée et la langue chinoises, tels les propos dits subtils, infimes, des entretiens de Confucius, dont un préjugé consiste à laisser de l'au-delà aux mots. « La fonction signifiante propre [du *Witz*] n'est pas seulement de désigner ceci ou cela, mais une sorte d'au-delà ¹⁷. » Aux antipodes de notre tradition issue du *logos* grec, discours de détermination, argumentatif et raisonné, la tradition chinoise, dont la poésie est un élément majeur, ne cherche pas à serrer au plus près, mais vise au contraire à toujours garder du recul. Dans un discours souple et flottant, le sens est d'autant plus prégnant qu'il n'est jamais énoncé comme tel ¹⁸.

Mais dans le cas du *Witz*, comme pour le rêve ou l'acte manqué, le mode d'achoppement sous lequel il apparaît se situe du côté de la *tuché*, d'une part coupure de la chaîne signifiante, discontinuité, et d'autre part surprise, trouvaille. Cet écart marque une dissidence conceptualisée par François Jullien sous le terme de dé-coïncidence ¹⁹, d'où viennent, précise-t-il, l'art et l'existence. Il y formule que l'état d'adéquation, pour confortable, voire conformiste qu'il puisse paraître, n'est ni fiable ni viable. Pour

autant, cela ne relève pas d'une posture idéale ou idéologique, qui ne serait alors que politique, avec une opposition affichée et un renversement du convenu. *L'épistémè* au contraire s'impose de ce que, si la rupture y est coup d'éclat spectaculaire et résultat événementiel visible, c'est la structure en amont et « son mouvement discret, et même secret, qui [la] précède en même temps qu'il en déploie du dedans sa logique ²⁰ ». Ce que Lacan a logifié en structure du langage et conclu du non-rapport sexuel. Cela rejoint la seule possibilité d'une « couleur chair ²¹ » que Freud avançait s'il était poussé à annoncer sa couleur politique. Du moins, précisait-il, c'est ce « qu'on devrait être », au-delà de toutes les bannières partisans.

Mais qu'est-ce que cette couleur chair ? Ou, autrement formulé : en quoi psychanalyse et inconscient pourraient-ils bien être d'un certain usage en politique ? Dans quelle mesure un certain savoir sur le discours capitaliste peut-il augmenter l'efficacité de l'analyste de façon que cette efficacité ne soit pas seulement accessible dans les cabinets ? On sait le sort que Lacan a fait tant à la sottise des intellectuels de gauche qu'à la canaillerie de ceux de droite, et il nous avertit dans *Télévision* que dénoncer un discours revient à le renforcer, « le normer, soit [...] le perfectionner ²² ». Nulle issue donc à s'opposer à un discours de pouvoir par les moyens du pouvoir, l'indifférence de Lamennais nous y a instruits. Le pouvoir politique porte les traits du discours du maître, fût-il sous un abord démagogique et masqué ²³. Ce qui appartient aux psychanalystes, c'est d'en tenir l'envers, tel que nous l'enseigne la quadrature des discours, dont la topologisation s'oppose à toute tentation de psychanalyse appliquée à un militantisme politique. « L'intrusion dans le politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, que de la jouissance, tout au moins quand on espère le travail de la vérité ²⁴. » La psychanalyse, et le discours qui en relève, ne peut être partisane ni chercher à convaincre. En position d'objet, elle n'ex-siste qu'à la condition de surmonter son propre oubli, et en passe par l'organisation de la perte de pouvoir que chacun peut exercer sur l'autre. Envers du politique, donc.

« Si son objet est bien ce réel du parlant affecté par le langage qui est transhistorique, cet objet laisse justement hors de sa portée propre tous les projets de transformation et du monde et de l'homme par l'homme ²⁵. » Cela n'implique pas une soustraction des affaires du monde, il y a au contraire grande nécessité de vigilance devant les turbulences politiques, irruptions toujours recommencées du réel dans le discours. Car au-delà de ses seules actualités d'attrait *agalmatique* ou de rejet, la réalité politique et l'ordre qu'elle implique peuvent aller jusqu'à empêcher la pratique même de la psychanalyse. Mais si l'on s'en tient à la structure, tout comme au symptôme

et au mode de nouage qu'il permet, les conséquences visées doivent être claires et concrètes ; Colette Soler rappelle que « Lacan appelait de ses vœux un psychanalyste qui ne se contredise pas à tout bout de champ ²⁶ ». Une réponse *pol-éthique* est convoquée, dont l'effet vise plus à continuer à agiter le monde qu'à tenter de lui faire rendre raison. Pour continuer de faire de son discours une peste pour le capitalisme néolibéral utilitaire, c'est justement face à cette raison, sur l'autre rive, que de psychanalyste nous pouvons faire entendre, parfois, quelque chose. Peut-être.

Ce que met en lumière la structure du signifiant que présentifie le trait d'esprit, c'est, avons-nous dit, l'inouï d'un écart, un décollement que la psychanalyse ne saurait viser à résorber sauf à tomber en religion ; Lacan a pu ainsi évoquer le parti de la prêtrise politique et son idée imaginaire du tout, toujours utilisée dans la politique. Les formations de l'inconscient doivent leur réussite à leur ratage, et ni la psychanalyse ni le psychanalyste ne sont là pour le rattraper ; afficher le programme de ce qui doit ou devrait être équivaldrait à porter foi en la réussite du symbolique et la possible virtualisation du réel. Le nouage au poétique de la langue y vibre plutôt, rappelé à sa manière par Verlaine :

Il faut aussi que tu n'aïlles point
 Choisir tes mots sans quelque méprise
 Rien de plus cher que la chanson grise
 Où l'indécis au précis se joint ²⁷

Comment du nouveau pourrait-il émerger si ce n'est par fissuration, fêlure d'un format, ouvrant potentiellement vers l'extraction de l'indéfini des possibles : *ex-sister* ? Lacan évoque ²⁸ l'échec, le nécessaire mésusage du concept auquel en psychanalyse nous sommes obligés de procéder. L'acte analytique, subversif avant tout, ne vise pas à reproduire ni répéter la langue de l'Autre – toute transmission ne viserait alors que des copies qu'on forme –, mais à permettre l'aventure de sa propre langue, aussi boiteuse soit-elle, empreinte d'ignorance et d'incertitude ; *sicut palea* d'où quelque chose puisse pousser. Peut-être.

*

Pour conclure, tentons de garder l'ouverture que Lacan acte et œuvre de toutes forces à maintenir. Sa formule complète est qu'« il n'y a pas de rapport sexuel... qui puisse s'écrire » ! Ce n'est pas l'impuissance du savoir ni le symbolique troué qui impulsent l'acte – pas plus qu'ils ne déterminent la position de la psychanalyse dans la cité –, mais le registre de l'impossible qui est à mettre en place de moteur, en optant pour une politique de la psychanalyse orientée par le réel. C'est le désir qui cause et oriente, et non

quelque ordre issu du symbolique qui définirait la cause : retournement éthique, à mettre au gouvernail tant de notre praxis que dans nos collectifs institutionnels, pour un mouvement analytique digne de ce nom. À mettre et à remettre, pour ne pas que le maître, justement, et son ordonnement de discours y reviennent à la moindre occasion. N'oublions pas que, de structure, la peste psychanalyse incommode tous les régimes, à quoi n'échappent pas les institutions psychanalytiques elles-mêmes ! Cette position, mœbienne, n'est pas affaire de parti pris d'une politique partisane, mais le résultat dans l'après-coup du travail d'analyse, qui offre et soutient l'espace d'une subversion irréductible, lieu d'une adresse pour l'expression d'une différence absolue. Alors, peut-être.

*[↑](#) Texte repris d'une intervention lors du séminaire de lecture du Pôle 7 à Bordeaux, le 2 mars 2023.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998.
2. [↑](#) A. Rey (sous la direction de), *Dictionnaire culturel en langue française*, tome 3, Paris, Dictionnaire Le Robert, 2005, p. 1882-1885.
3. [↑](#) Cité par P. Gay, *Freud, une vie*, Paris, Hachette, 1995.
4. [↑](#) D'une indéniable portée politique, il est également et en premier lieu d'une intangible orientation psychanalytique, comme le souligne A. Tzavidopoulou, « De Freud à Lacan, que pourrait-on dire d'une position politiquement analytique ? », *Mensuel*, n° 122, Paris, EPFCL, mars 2018, p. 6-14.
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 69-81.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 62-64.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 63.
8. [↑](#) En précisant tout de même qu'il ne s'agit là que d'une guerre métaphorique, bien que l'autre, la vraie, sonne d'une manière pas si lointaine. De plus, Alain Rey rappelle qu'on peut aisément inverser la célèbre phrase, « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » (en notant au passage l'ironie coïncidente du patronyme de son auteur, Carl von Clausewitz...), *op. cit.*, p. 1883.
9. [↑](#) A. Eastmann, cité par W. Reich, dans *Reich parle de Freud*, Paris, Payot, 1998, p. 63.
10. [↑](#) J. Lacan, « La science et la vérité », (1965), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 858.
11. [↑](#) F. R. de Lamennais, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris, Méquignon et Boiste, 1822.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 24.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 29.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 117.

15. [↑](#) S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 157.
16. [↑](#) *Ibid.*, p. 159.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 67.
18. [↑](#) On peut lire à ce propos F. Jullien, « L'indifférence à la psychanalyse », *Revue de psychanalyse, Champ lacanien*, n° 2, 2005, p. 187-201.
19. [↑](#) F. Jullien, *Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*, Paris, Biblio essais Poche, 2020.
20. [↑](#) *Ibid.*, p. 15.
21. [↑](#) E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, t. III, 1969, p. 389.
22. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 518.
23. [↑](#) M. Joly, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, (1864)*, Alicia Éditions, 2018.
24. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 90.
25. [↑](#) C. Soler, « La politique et "la politique" de la psychanalyse », intervention le 6 avril 2020 par visioconférence organisée par le Forum du Champ lacanien du Liban.
26. [↑](#) *Ibid.*
27. [↑](#) P. Verlaine, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 540.
28. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 65.